

forme de cape et que retiennent deux agrafes d'argent. Puis, lentement, une fois prête, elle descend, pleine d'émotion, le grand escalier de pierre du donjon, dont les voûtes sonores repercutent les mille bruit imperceptibles de ses pas légers. Et toute tremblante d'angoisse et d'émotion, elle va s'agenouiller dans la chapelle du vieux manoir, en attendant l'arrivée de celui qu'elle aime. Mais, comme la loi religieuse de l'époque, très sévère sur ce point, ne donnait pas le droit aux femmes d'entrer, ainsi vêtues de leurs plus beaux atours, dans les églises et même dans tous les autres lieux consacrés, Constance agraffe, en outre, son manteau dans sa partie inférieure et ramène sur sa chevelure un voile épais qu'elle laissait retomber en arrière. Puis, elle pénètre dans le sanctuaire...

A ce moment, le veilleur, placé au sommet du donjon, annonce, d'un son de trompe, trois fois répété : que des étrangers sont en vue du château. Le cœur de Constance bat à briser sa poitrine... Quelques instants après on entend grincer les chaînes du pont-levis et le mouvement de la herse qu'on lève à la poterne d'entrée. C'est lui ! il vient ! Vite, elle enlève le voile qui recouvre ses beaux cheveux, et, toute défaillante de bonheur et d'amour, elle court se jeter dans les bras de son seigneur et maître...

AMI DU JOURNAL.

La Voleuse

Comme à votre teint je songeais,
Tout pensif, je m'interrogeais,
Me disant : D'où vient qu'elle est pâle
Comme un ciel d'hiver souffreteux,
Pâle comme un ambre laiteux,
Comme les perles ou l'opale ?...

Or, dans mon jardin j'avisai
Une rose au cœur divisé
Et rouge à la croire blessé,
Et qui riait coquettement,
Faisant briller un diamant
De gouttelette de rosée.

Et je me dis : " Parbleu ! voilà
La fleur coupable qui vola
Les couleurs de ma belle amie."
Et je cueillis, sans hésiter,
La rose pour vous l'apporter.
Reprenez votre bien, ma mie.

L. XANROF.

Réflexions tristes

JE ne sais rien de plus profondément pitoyable que la triste affaire Lalonde dont les journaux nous ont si longuement entretenus, il y a quelque temps.... Non, il n'est pas trop tard pour parler encore d'elle, car, les renseignements qu'elle offre à tous sont d'un usage quotidien.

Et puis, combien j'ai plaint, la pauvre enfant,—et combien j'éprouve le besoin de l'écrire,—en songeant que dans la douloureuse et dernière crise de sa vie, à ce moment affreux où tout sombra autour d'elle, il ne s'est pas trouvé seulement une amie sur l'épaule de laquelle, elle eût pu, la malheureuse délaissée, pleurer un peu le douloureux destin de sa vie.

Et de se sentir ainsi abandonnée, si seule devant le mépris et le reniement d'un monde implacable et cruel, qu'y a-t-il d'étonnant que, le vertige s'emparant de son cerveau, le désespoir de son cœur, elle ait voulu s'évader de la vie !

Elle songea à un autre monde où l'on est puni, sans doute, du mal qu'on a pu commettre, mais où la justice est plus équitablement dispensée, à un autre monde où les intentions sont comprises, où l'on a pitié de la faiblesse humaine, et, où, à coup sûr, on doit, quelque châtement qui nous attende, souffrir moins qu'en celui-ci....

Elle n'avait pourtant qu'un crime à expier, la petite Mamie Lalonde, qu'un seul crime : celui d'avoir trop aimé. Faut-il donc que l'expiation soit si terrible pour le don loyal, le sacrifice généreux de tout son être ?

Le frisson m'agite encore quand je me représente les tortures morales de cette jeune fille, depuis l'heure de son arrestation jusqu'au moment où la mort vint mettre un terme aux palpitations trop fortes de son cœur. Ce qu'elle dut souffrir, ce que furent ses regrets, ses remords, la douceur cruelle des souvenirs, je puis bien essayer de me les imaginer, jamais, je le sens, la langue humaine pourra en décrire la désespérance et la terrible accuité.

Pourtant, elle partit, sans une plainte, sans un reproche pour le misérable, qui, non content de l'avoir trahie, l'abandonnait lâchement.

La seule compassion qu'elle reçut à l'heure de l'épreuve suprême, lui vint de la part d'un agent de police... Ah ! qu'il ne regrette pas, lui, aujourd'hui, qu'il ne regrette pas, bien qu'il lui en ait coûté cher, d'avoir donné à la malheureuse les derniers services qu'elle eut des humains.

Son cœur de policier endurci devant les pénibles spectacles rencontrés dans l'exercice de ses pénibles devoirs, s'est ému devant cette misère qui ne ressemblait en rien à celles qu'il avait déjà vues. Par pitié, il partagea son pain avec elle, il lui fit donner un gîte. Il en a été puni par la dégradation. J'estime que ce n'était pas assez, il fallait le chasser, chasser du corps de la police un officier qui a pu s'attendrir sur un sort aussi malheureux, il peut contaminer les autres....

Tandis que se déroulait l'enquête Côté, j'aurais voulu crier à tous : Au lieu de faire le procès d'un innocent, cherchez donc le vrai coupable, car, il en existe un, le premier, le seul coupable, et celui-là, vous n'en parlez même pas !

C'est lui qui fut le véritable larron, le larron d'honneur mille fois plus méprisable, que la pauvre enfant, qui, inconsciemment, sans qu'on puisse lui attribuer la responsabilité de son acte, vola à l'étalage.

C'est lui, l'assassin, et il dormait en paix quand sa victime souffrait les affres d'une agonie épouvantable.

Celui-là n'a pas été inquiété, parce que la loi, la loi de l'homme, l'a mis à l'abri. Il n'a pas été prévu, dans son code, ce cas, qui se répète pourtant à chaque instant, depuis que le monde est monde. Ah ! il est bien protégé, lui, le séducteur, mais sa victime, elle, périra, pour avoir mis en lui, sa foi, pour avoir cru à la durée d'un rêve...

Ah ! mères, enseignez donc à vos filles ce qu'est la vie avant qu'elles en aient fait le dur apprentissage.

Dites-leur tout ce qui se cache d'embûches, de tentations, de chutes, sous les fleurs du chemin de l'amour.

Répétez-leur donc que le plus grand ennemi de la jeune fille, c'est son cœur naïf et trop tendre et qu'elle ne doit pas écouter ses dictées quand elles s'écartent du devoir austère et de l'honneur sévère.

Ce qu'il faut bien leur apprendre